

Figure 1. Adrien Dufresne, Sainte-Thérèse-de-Lisieux, Beauport, 1936. Nef (Photo: auteur).

## Le Modernisme venu du Nord : les églises du Saguenay – Lac-Saint-Jean

par Claude Bergeron

Entre 1955 et environ 1967, la région du Saguenay Lac-Saint-Jean a étonné les milieux architecturaux québécois par le modernisme le plus radical de ses églises. Leurs architectes se sont plusieurs fois mérités des décorations nationales, dont la Médaille Massey. Ces églises ont retenu l'attention non seulement des spécialistes, mais aussi du public en général. Tous les visiteurs étaient frappés par l'audace et par l'éclat de ces constructions, presque toujours blanches, qui se dressent ici et là dans le ciel clair de cette région nordique. À cause des églises de ces quelque douze années, le Saguenay–Lac-Saint-Jean est alors apparu comme un centre majeur de création architecturale. Avec la région montréalaise, il a alors donné au Québec les oeuvres les plus rajeunies, les premières oeuvres à adopter aussi résolument l'esthétique du mouvement moderne, par leur légèreté, leur simplification formelle et par l'exploitation hardie des matériaux nouveaux.

Comment expliquer une telle éclosion de formes modernes dans une région aussi éloignée des grandes centres? Sans doute faut-il l'attribuer en partie au talent des architectes. Certains d'entre eux cherchaient résolument des formes et des solutions structurales nouvelles. Mais le principal responsable est, à mon avis, la population qui a fait construire ces églises et qui a, durant un certain temps tout au moins, encouragé ce foisonnement de formes nouvelles. Cette ar-

chitecture religieuse, par ses formes audacieuses et spectaculaires, exprimait une confiance et une fierté; et elle traduisait ainsi des caractéristiques de la population de même que certaines de ses attentes.

Groupée autour du lac Saint-Jean et de chaque côté du fleuve Saguenay, cette population de quelque 275 000 habitants se trouve à constituer une région bien délimitée qu'elle se plaît à appeler le Royaume du Saguenay. De plus, cette région est relativement isolée des autres régions habitées. Une distance de 200 kilomètres sépare Chicoutimi de la ville de Québec, et ce n'est que depuis 1954 qu'une route relie directement ces deux villes. Plusieurs caractéristiques distinguent la population de cette région de celle du reste du Québec. C'est une région fortement industrialisée, les principales industries étant celles de l'aluminium et du papier. Elle a connu durant la dernière guerre une croissance remarquable qui s'est poursuivie après le conflit. Jusqu'en 1961, le rythme de croissance de la population régionale était supérieur à celui de la population du Québec en général. Sa population était en même temps la plus jeune du Québec, l'âge moyen étant 22,7 ans. Les moins de 20 ans étaient plus nombreux que partout ailleurs, et les plus de 65 ans moins nombreux.

Cette population jeune est en même temps urbaine. En 1971, 72%

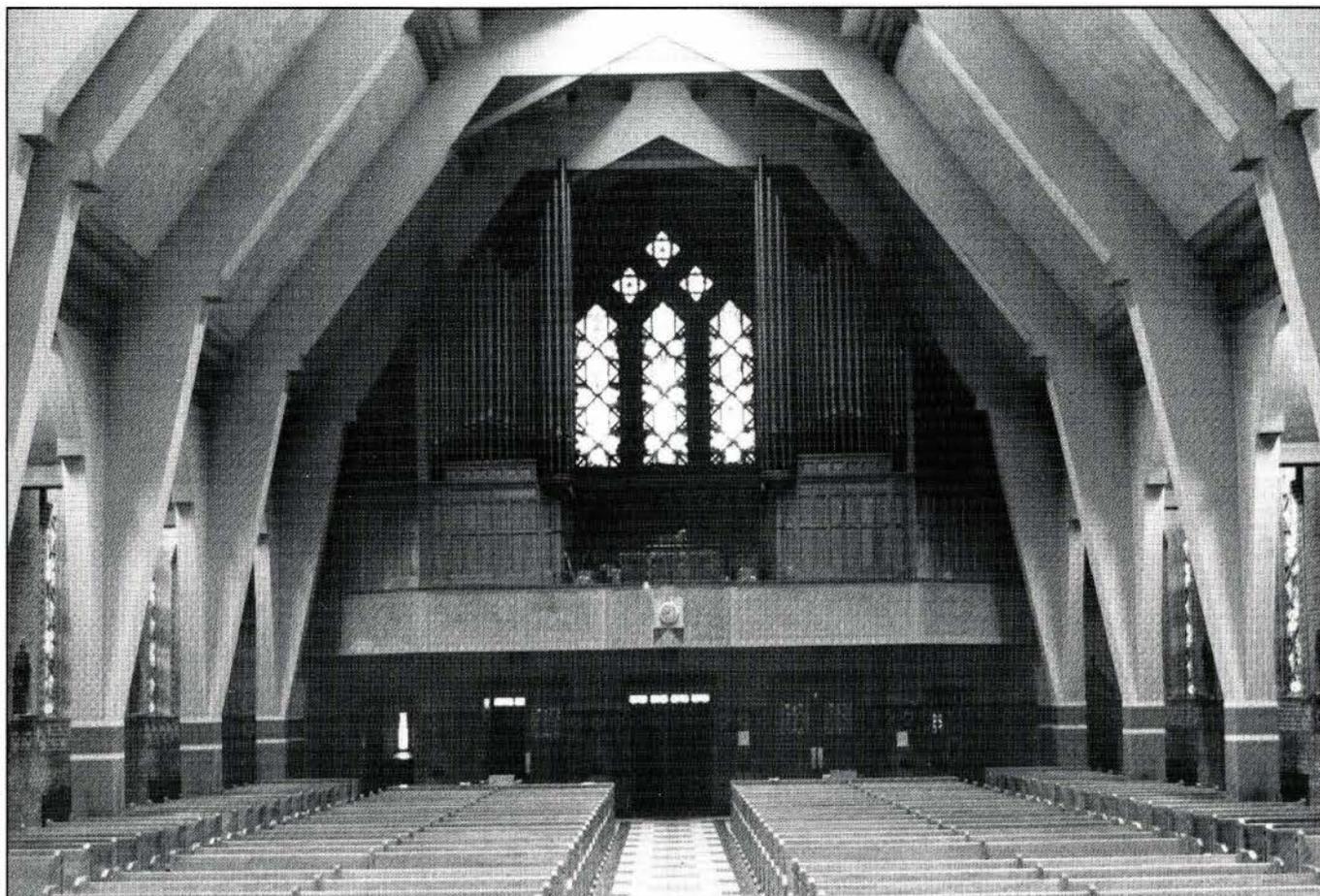


Figure 2. Edgar Courchesne, Sainte-Madeleine-Sophie-Barat, Montréal, 1948-1950. Nef (Photo: Inventaire des biens culturels).

de la population vivait dans les villes. C'était la région la plus urbanisée du Québec, après les régions de Montréal et de Québec. Cette situation a favorisé l'installation d'un bon nombre d'équipements éducatifs, sociaux et culturels, et les résultats se reflètent dans le taux élevé de scolarisation chez les jeunes. Toujours d'après le recensement de 1971, le taux de scolarisation chez les jeunes de 15 à 20 ans était plus élevé au Saguenay-Lac-Saint-Jean que dans n'importe quelle autre région du Québec.

Non seulement la population y est-elle plus jeune et plus instruite qu'ailleurs au Québec, mais elle est aussi plus riche. Le revenu moyen de la population non agricole y était, selon le recensement de 1961, plus élevé qu'à Québec, Montréal et que dans l'ensemble du Québec. Mais plus important encore que la possession de la richesse, c'est le sentiment que l'on avait d'être riche. C'est lui qui détermine davantage le comportement. Durant les années 60, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, il importait de bien paraître, et pour cela on n'hésitait pas à vivre au-dessus de ses moyens. Les compagnies de prêt faisaient d'excellentes affaires dans la région. On empruntait pour s'acheter une maison, un chalet. Le nombre des propriétaires de chalet était remarquablement élevé surtout quand on songe que les villes de la région se situent à deux pas de la nature sauvage. On empruntait aussi pour s'acheter une automobile, une automobile de luxe. On rapportait souvent qu'au début des années 60 le nombre de Cadillacs per capita était plus élevé à Chicoutimi que dans n'importe quelle autre ville canadienne. La fierté et un sentiment de supériorité sont des caractéristiques de la population du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Elles

peuvent facilement trouver leur explication dans les résultats remarquables auxquels étaient parvenus le développement culturel et le développement économique de cette région lointaine dont la colonisation n'était pas encore un phénomène très ancien.

Si la fierté est un trait de caractère que l'on reconnaît généralement aux habitants de cette région, il n'apparaît pas moins vrai que, dans les années 60, ils se caractérisaient aussi par un manque d'assurance face à l'étranger. Des moyens de communication modernes reliaient maintenant cette région au reste de la province et au reste du pays, mais les adultes d'alors avaient grandi dans une région isolée physiquement qui a dû les façonner. Un habitant de Chicoutimi déclarait à un enquêteur en 1967 : «Les personnes nées ici viennent au monde avec cet isolement; celui-ci fait partie de leur vie». <sup>1</sup> Beaucoup d'habitants n'avaient à peu près pas de contact avec des personnes vivant dans d'autres régions, et manquaient d'assurance pour frayer avec les étrangers. D'après le témoignage d'un autre Chicoutimien fourni à ce même enquêteur en 1967, ce manque d'assurance donnait lieu à des réactions extrêmes. Selon ses propres mots, d'une part on se croyait le nombril du monde et d'autre part on avait des comportements enfantins. <sup>2</sup> Autrement dit, la société était à l'âge adolescent. Comme l'adolescent, elle pouvait avoir une attitude fanfaronne au milieu des siens et aussi au sein d'étrangers, mais elle était consciente que son isolement ne l'avait pas sensibilisée aux problèmes extérieurs et qu'il lui était par conséquent difficile de communiquer avec l'étranger qui l'intimidait comme un adulte timide un adolescent.

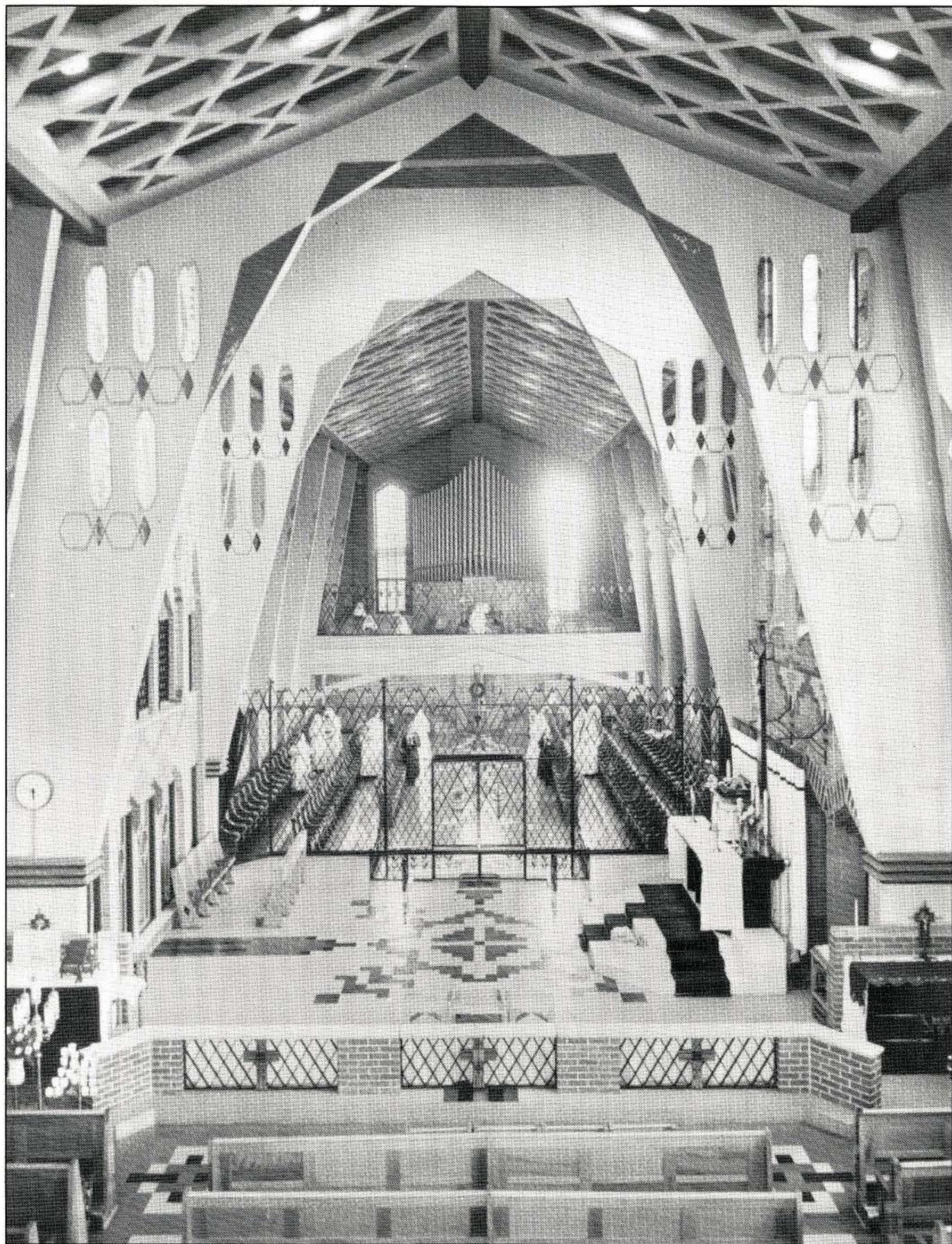


Figure 3. Léonce Desgagné et Paul Boileau, chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, Chicoutimi, 1942-1943. Intérieur (Photo: Hôtel-Dieu Saint-Vallier).

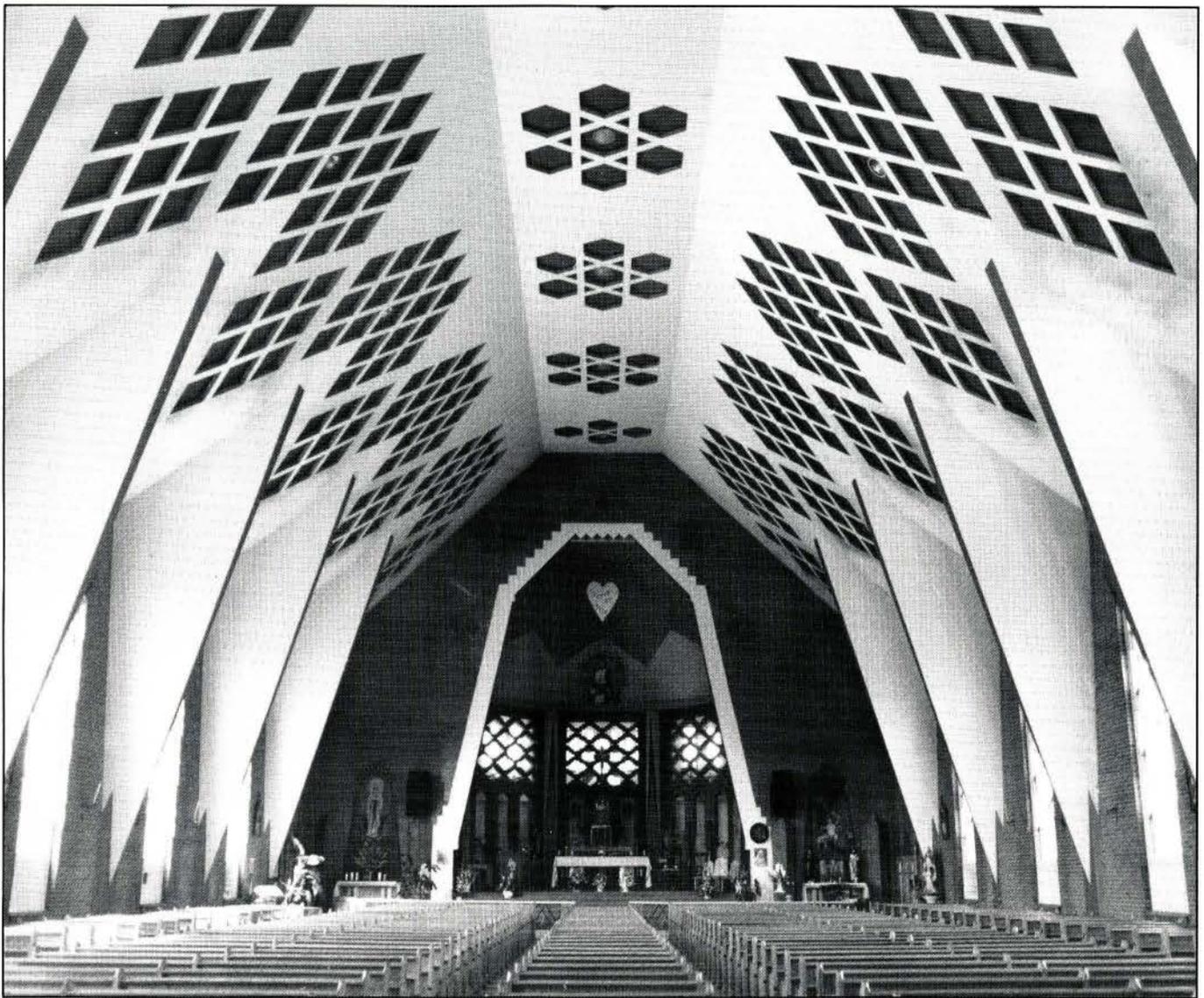


Figure 4. Léonce Desgagné et Paul Boileau, Sainte-Thérèse-d'Avila, Dolbeau, 1946-1947. Nef (Photo: auteur).

Or, les églises que l'on a construites au Saguenay – Lac-Saint-Jean surtout entre 1955 et 1967 correspondent bien à ce double aspect du comportement de la population. Par leurs lignes élancées et leurs formes spectaculaires de même que par leurs structures audacieuses, ces églises reflétaient bien la fierté des habitants, en même temps qu'elles étaient aptes à leur inspirer l'assurance, la confiance en eux-mêmes dont ils semblaient avoir besoin. Et, comme on peut s'y attendre, ils ne manquèrent jamais l'occasion de souligner la hardiesse de leur architecture religieuse comme preuve de leur dynamisme et de ce dont ils étaient capables.

Si l'âge d'or de cette nouvelle architecture se situe entre 1955 et 1967, déjà pendant la Seconde Guerre on remarque des initiatives importantes pour renouveler le langage formel alors en faveur, grâce à l'exploitation des possibilités qu'offrait le béton. A l'époque de la guerre, la grande nouveauté en architecture religieuse au Québec était le style de Dom Bellot. Dom Paul Bellot est un bénédictin français qui avait construit des églises et des bâtiments monastiques d'abord dans l'île de Wight, en Hollande, en Belgique et puis en France, avant de venir au Canada en 1936 pour poursuivre les travaux

de l'oratoire Saint-Joseph à Montréal et commencer l'abbaye bénédictine de Saint-Benoît-du-Lac, près de Sherbrooke, où il fut inhumé en 1944. Il avait étudié l'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris où il obtint son diplôme en 1901. Les principales caractéristiques de son architecture appartiennent à la structure et au décor. Dom Bellot fut, comme beaucoup d'architectes de son époque, fortement influencé par le rationalisme structural de Viollet-le-Duc. Comme ce dernier, il fut inspiré par les bâtisseurs du moyen-âge, dont il chercha à améliorer le système de construction. Il s'efforça notamment de maintenir les poussées latérales de ses voûtes à l'intérieur de ses édifices, afin de ne pas avoir à les contrebuter par des constructions externes comme des contreforts ou des arcs-boutants. Dans ses édifices en brique, qui est le matériau qu'il utilisa inmanquablement jusqu'au début des années 30, Dom Bellot érigea des arcs paraboliques. Après cette date, il a souvent construit en béton. Il adapta la forme parabolique à la contrainte des coffrages en bois qui imposent la ligne droite, et il dessina alors des arcs polygonaux formés de segments de longueur décroissante. Le profil ainsi obtenu dérive manifestement de l'arc parabolique dont il conserve l'élan.



Figure 5. Léonce Desgagné et Paul Boileau, Saint-Nom-de-Jésus, Rivière-du-Moulin, 1950-1951. Extérieur (Photo: auteur).

Au Québec, on a bâti dans les deux manières de Dom Bellot, à savoir l'arc parabolique dans les constructions en brique et l'arc polygonal dans les constructions en béton (Fig. 1 et 2). La plupart des architectes se sont contentés de répéter ces formes soit intégralement soit en insistant sur les effets décoratifs, soit encore en les simplifiant au point de les priver de force et de caractère.

Toutefois, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, un architecte a fait preuve de beaucoup d'imagination et de liberté à l'égard des formes de Dom Bellot pour produire des oeuvres qui en respectent les principes, mais qui innove en exploitant les possibilités du béton armé. Cet architecte est Léonce Desgagné. Il est le seul dont les oeuvres illustrent toutes les phases de l'architecture religieuse de la région depuis 1940. Travaillant d'abord seul, puis associé à Paul Boileau à partir de 1944, il a, jusqu'au début des années 50, réalisé des oeuvres volontairement traditionalistes<sup>3</sup> comme le réclamait alors un courant nationaliste très vivant, en même temps qu'il concevait les édifices religieux les plus novateurs de toute le Québec et même de tout le Canada. Par la suite, Desgagné fut associé à Paul-Marie Côté. Ensemble ils ont produit leur quote-part des églises qui ont durant une douzaine d'années fait la renommée du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

En 1942, Desgagné construisait la chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier à Chicoutimi (Fig. 3). La structure de cette chapelle est en béton armé, matériau pour lequel Dom Bellot recommandait l'arc polygonal. L'intérieur conserve le profil polygonal, mais il n'y a plus d'arcs à proprement parler. Contre les murs montent des piliers en béton de forme triangulaire. Sur ces piliers, se posent des poutres où s'appuient les chevrons en béton des deux pentes du toit. D'autres chevrons, disposés à 45 degrés par rapport aux premiers, produisent avec ceux-ci des caissons profonds de formes polygonales et triangulaires. Les motifs polygonaux, notamment le motif formé de deux carrés superposés et décalés de 45 degrés, étaient des motifs décoratifs typiques du style de Dom Bellot. Mais dans ce plafond, les caissons polygonaux sont structureux. Les grands pans rigides qu'ils produisent permettent de faire disparaître les arcs et en même temps d'établir une relation plus directe entre la forme intérieure et la forme extérieure de la chapelle.

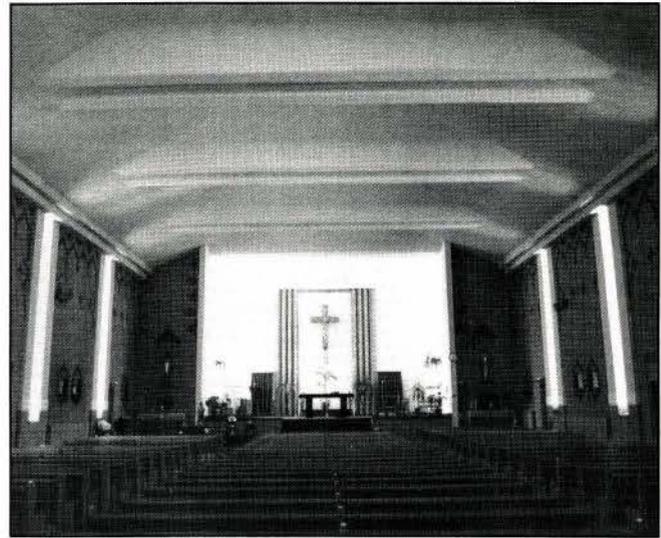


Figure 6. Léonce Desgagné et Paul Boileau, Saint-Nom-de-Jésus, Rivière-du-Moulin, 1950-1951. Nef (Photo: auteur).

Desgagné et Boileau ont répété ce système structurel à l'église Sainte-Thérèse-d'Avila à Dolbeau, en 1946 (Fig. 4). Ici, cependant, les caissons ont une très faible profondeur de sorte que ce sont plutôt de minces dalles de béton qui couvrent la nef. Leur résistance moins grande que celle des caissons de la chapelle de l'Hôtel-Dieu explique aussi pourquoi les piliers sont beaucoup plus larges à leur sommet, de sorte que la coupe transversale de la nef se rapproche davantage du profil des arcs polygonaux de Dom Bellot. Mais ce ne sont toujours pas des arcs. Ce sont des dalles de béton parallèles aux pentes du toit et posées sur des piliers en béton.

Quatre ans après l'église de Dolbeau, Desgagné et Boileau construisaient l'église du Saint-Nom-de-Jésus à Rivière-du-Moulin, près de Chicoutimi (Fig. 5 et 6). Sa façade peut paraître encore assez conservatrice, mais elle n'annonçait pas moins une nouveauté qu'allait reprendre beaucoup d'églises des années 50. On y trouve en effet pour la première fois ce traitement abstrait qui consiste à subdiviser la façade en trois travées verticales, et à traiter la travée centrale comme une large ouverture entre deux masses solides. Ici, les fenêtres au-dessus du portail n'occupent pas une plus grande surface que les arcatures qui les encadrent, mais l'emploi de la brique beige contrastant avec la brique brune sur les côtés révèle bien un désir d'alléger le centre.

C'est l'intérieur cependant qui présente les plus grandes nouveautés, à savoir une tendance grandissante vers l'abstraction géométrique. Des fenêtres longues et étroites subdivisent le mur en travées carrées. Des piliers en fer, recouverts de plâtre et absolument rectangulaires, encadrent les fenêtres. Ils supportent les fermes métalliques de la toiture. Elles sont recouvertes de plâtre acoustique pour former des cavités profondes, semblables à de grands entonniers, séparées par d'épaisses poutres. L'importance que prennent ces poutres a pour résultat de réduire le volume de la nef à un simple parallélépipède. Même les confessionnaux sont saillants à l'extérieur de l'église pour ne rien déranger au volume régulier de la nef.

La nef est faiblement éclairée par une lumière verdâtre qui vient des fenêtres. Par contraste, le choeur est éclairé de façon très intense, à la fois par de grandes fenêtres à gauche et à droite que l'on ne voit pas de la nef et par dix-huit projecteurs dirigés sur l'autel. Les formes

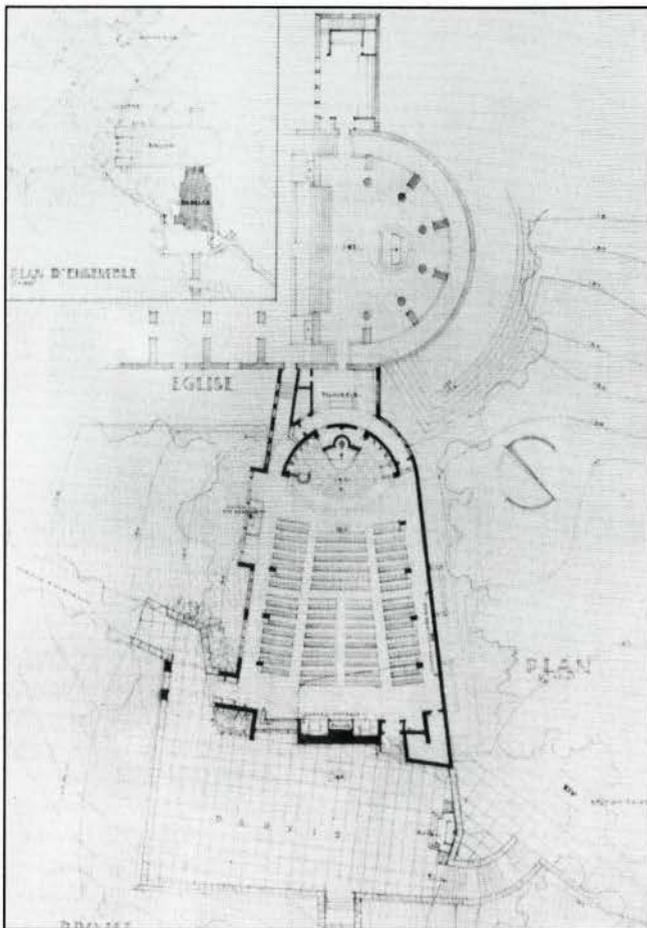


Figure 7. A.-Henri Tremblay, Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, Lac-Bouchette, 1949-1952. Plan (Photo: Journal of the Royal Architectural Institute of Canada).

du chœur sont également définies suivant une géométrie stricte. L'arc triomphal traditionnel entre la nef et le chœur est remplacé par une ouverture rectangulaire encadrée de deux pans de murs en brique pour reprendre la distribution tripartite de la façade principale. Au fond du chœur, un pan de mur en plâtre blanc sert de fond lumineux contre lequel se détache l'autel. Ce mur est encadré de chaque côté de quatre colonnes juxtaposées formées par des briques disposées en dents de scie qui suggèrent les plis d'un rideau qui s'entrouve pour révéler le crucifix. Tout demeure très dépouillé et très abstrait.

Ces églises de Léonce Desgagné, construites entre 1942 et 1950, étaient les premières au Québec à se débarrasser des arcs de quel profil qu'ils soient et à atteindre un tel niveau d'abstraction formelle. Mais c'est une oeuvre d'un autre architecte qui, la première, attira l'attention des spécialistes sur l'architecture du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Il s'agit de la petite chapelle de pèlerinage Notre-Dame-de-Lourdes, à Lac-Bouchette (Fig. 7 et 8), dessinée par A.-Henri Tremblay et construite en 1950 comme l'église de Rivière-du-Moulin. Immédiatement, Gérard Morisset, Alan Gowans et quelques autres ont vu dans cette chapelle l'exemple d'un renouveau de l'architecture religieuse qui respectait la tradition québécoise. Sa voûte, les façades du transept de même que la façade principale sont presque entièrement formées de parois de verre. Le plan est celui d'un triangle allongé, et le sommet de la voûte descend vers le chœur à mesure que le plan se rétrécit à une géométrie aussi élémentaire de même qu'aucune église n'avait vu sa forme interne et externe déterminée par une simple voûte en béton.

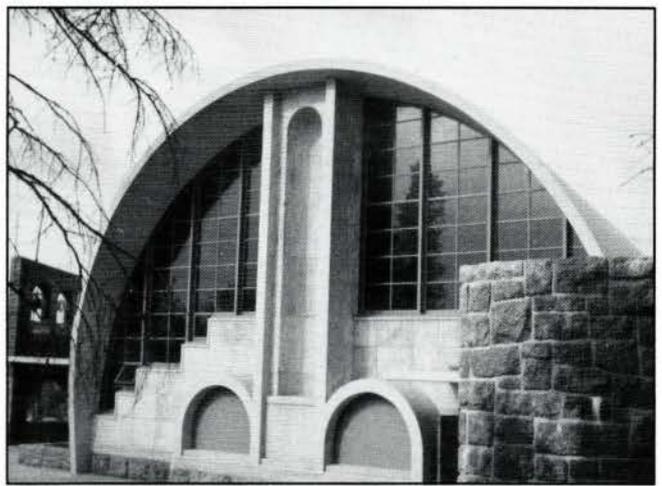


Figure 8. A.-Henri Tremblay, chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, Lac-Bouchette, 1949-1952. Façade principale (Photo: Inventaire des biens culturels).

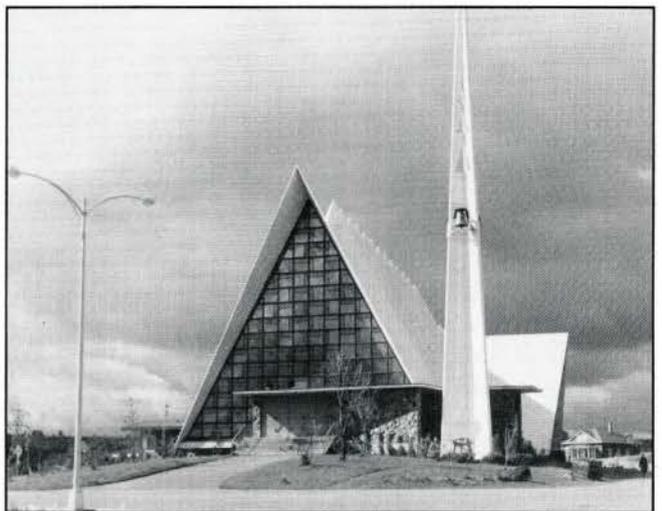


Figure 9. Paul-Marie Côté: Léonce Desgagné et Paul Boileau, Saint-Marc, La Baie, 1955-1956. Façade principale (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

Mais, c'est surtout l'église Saint-Marc à La Baie (Fig. 9, 10 et 11), commencée en 1955, qui donna le coup d'envoi à une architecture des plus affranchies. Dessinée par Paul-Marie Côté, un jeune architecte qui venait de se joindre à la firme Desgagné et Boileau, cette église commence la célèbre série des églises blanches et spectaculaires qu'on a construites dans plusieurs villes et villages du Saguenay – Lac-Saint-Jean jusque dans la deuxième moitié des années 60 et qui ont donné à cette région une renommée soudaine dans les milieux intéressés à l'architecture. Les revues d'architecture ont acclamé l'église Saint-Marc comme «une audacieuse conception [...] qui constitue indubitablement, au moins dans la région du Saguenay, une innovation dans le domaine de l'architecture religieuse». <sup>4</sup> Au fait, non seulement au Saguenay, mais nulle part ailleurs au Québec avait-on construit une église d'allure aussi agressivement moderne. Aucune église n'avait jusque-là vu sa façade réduite à un simple triangle. Dans aucune église, la façade n'avait été entièrement remplacée par une immense paroi de verre.

Saint-Marc reprend plusieurs idées de la chapelle de Lac-Bouchette. Son plan forme un triangle allongé et sa voûte décroît vers l'autel. Les deux ont leur façade principale et celle des transepts

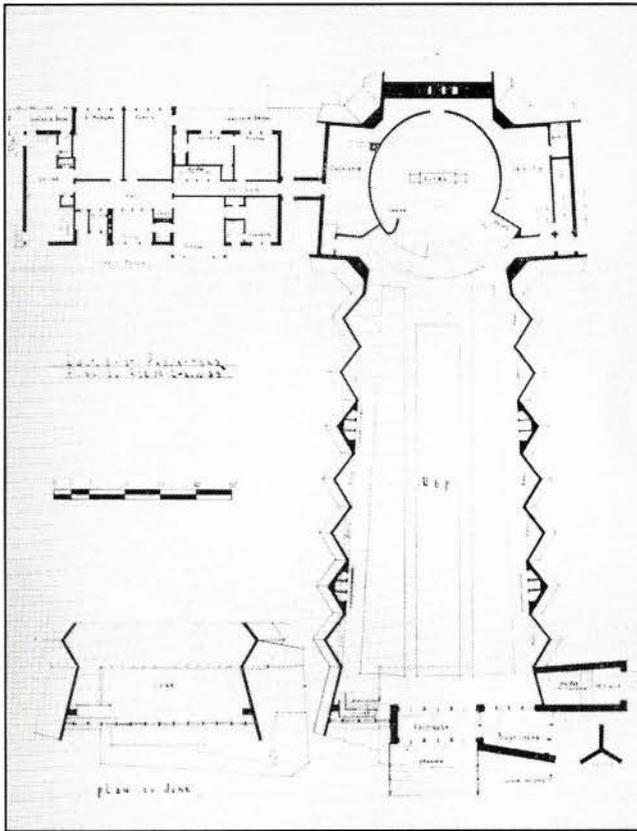


Figure 10. Paul-Marie Côté: Léonce Desgagné et Paul Boileau, Saint-Marc, La Baie, 1955-1956. Plan (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

entièrement en verre qui aide à préciser leur forme. Dans les deux cas, le clocher est séparé du volume principal, et les deux constructions allient le béton, le verre et le granit. Surtout, elles étaient les deux seules à accorder une place aussi prépondérante au béton et à révéler de façon aussi directe leur système structural dans leur forme extérieure. Paul-Marie Côté remplace la forme semi-circulaire par la forme triangulaire qu'il répète partout : dans le plan, les élévations, le clocher, les dents de scie au faite de la toiture. Les versants du toit, d'une épaisseur de dix centimètres, se plissent aussi en pans triangulaires pour augmenter leur résistance. Ils descendent jusqu'au plancher de la nef de sorte que l'intérieur n'est éclairé que par la grande paroi de la façade et par les deux façades du transept de chaque côté du chœur.

L'effet obtenu est particulièrement impressionnant à l'intérieur, où la séquence des parois qui se dédoublent dans la moitié supérieure crée un effet solennel semblable à celui de banderoles suspendues au-dessus de la nef. Éclairés uniquement par la façade principale, ces parois établissent une alternance de surfaces éclairées et de surfaces dans l'ombre de même qu'une séquence de pans de moins en moins éclairés à mesure que l'on avance dans la nef. Par contraste, le chœur est abondamment éclairé par les grandes verrières à chaque extrémité du transept et qui ne sont pas visibles depuis la nef.

La concentration de lumière dans le chœur, la succession des parois de chaque côté de la nef et la réduction constante de l'espace intérieur ont pour effet de concentrer l'attention sur l'autel qui occupe un espace relativement étroit. Mais la structure en triangle imposait une limite à la largeur de la nef. Le plan de l'église Saint-Marc est en effet exceptionnellement long et étroit, surtout à cette époque

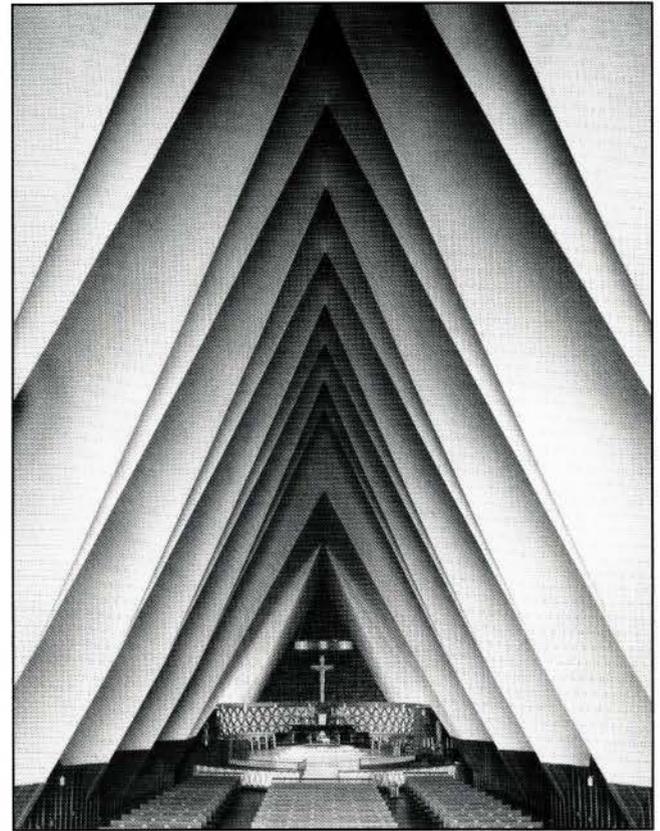


Figure 11. Paul-Marie Côté: Léonce Desgagné et Paul Boileau, Saint-Marc, La Baie, 1955-1956. Nef (Photo: Inventaire des biens culturels).

où les efforts de la réforme liturgique tendaient à trouver des moyens de réunir les fidèles près de l'autel, dans des églises de plan ramassé et même centré.

Ce qui distingue surtout Saint-Marc de la chapelle de Lac-Bouchette, c'est l'élan de la première par opposition au profil bas de la dernière qui cherche à s'enraciner dans le sol. À cause de son élan, Saint-Marc annonce bien la nouvelle génération des églises du Saguenay-Lac-Saint-Jean tandis que la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes s'en distingue. Dans la forme triangulaire, dans la façon de retrousser la toiture au-dessus de la façade principale et surtout dans le clocher qui se dresse comme une aiguille, on sent une volonté d'imprimer un élan à cette construction. Quelque temps avant de construire Saint-Marc, Léonce Desgagné disait qu'une église est «un ensemble de matériaux ordonnés de façon à tendre vers Dieu, à constituer une prière, des mains jointes vers le ciel, comme Rodin l'a si bien compris et illustré»<sup>5</sup> (Fig. 12).

L'église suivante de Desgagné et Côté illustre bien cette conception. C'est l'église Notre-Dame-de-Fatima à Jonquière, commencée en 1962 (Fig. 13). Elle se compose de deux demi-cônes décalés l'un par rapport à l'autre et reliés entre eux par deux bandeaux de verre continu du sol jusqu'au sommet de l'édifice. L'un des cônes se prolonge en une courbe adoucie pour former une flèche qui devait, à l'origine, porter les cloches.

Cette église annonce l'influence des oeuvres d'Oscar Niemeyer dont les architectes du Saguenay-Lac-Saint-Jean semblent avoir particulièrement apprécié l'élégance et le raffinement. Son plan est formé de deux demi-cercles décalés comme le plan de la chapelle du



Figure 12. Auguste Rodin, *La Cathédrale*, 1908 (Photo: Jean Cassou, Rodin Sculptures, Paris, Fernand Hazan).

Palais de l'Aurore à Brasilia, construite en 1958 (Fig. 14 et 17). A cause de ses grandes dimensions, l'église de Jonquière ne pouvait pas être couverte d'un plafond plat comme la chapelle de Brasilia (Fig. 16). De là est probablement venue l'idée d'incliner les deux bandes de béton qui s'arrondissent en se faisant face, pour ainsi arriver à la forme du tipi.

C'est l'intérieur (Fig. 15) qui est surtout impressionnant par l'ampleur de son volume, son dénuement et les effets lumineux. Les fidèles ne voient pas les ouvertures par où entre la lumière. Ils ne voient que la lumière qui se dégrade sur les grandes parois arrondies, couvertes d'amianté soufflée qui leur donne une texture grossière. Entre la lumière vive à l'entrée et à l'autel, la nef est plongée dans une calme pénombre.

Si la coupe transversale strictement triangulaire de Saint-Marc à La Baie imposait une nef étroite qui allait à l'encontre des préceptes de la nouvelle liturgie, les architectes St-Gelais et Tremblay, auteurs de l'église Saint-Raphaël à Jonquière, ont contourné cette difficulté en excurvant les pentes du toit (Fig. 18 et la couverture). Ils pouvaient ainsi élargir la nef tout en maintenant l'élan vertical. En fait, cet élan

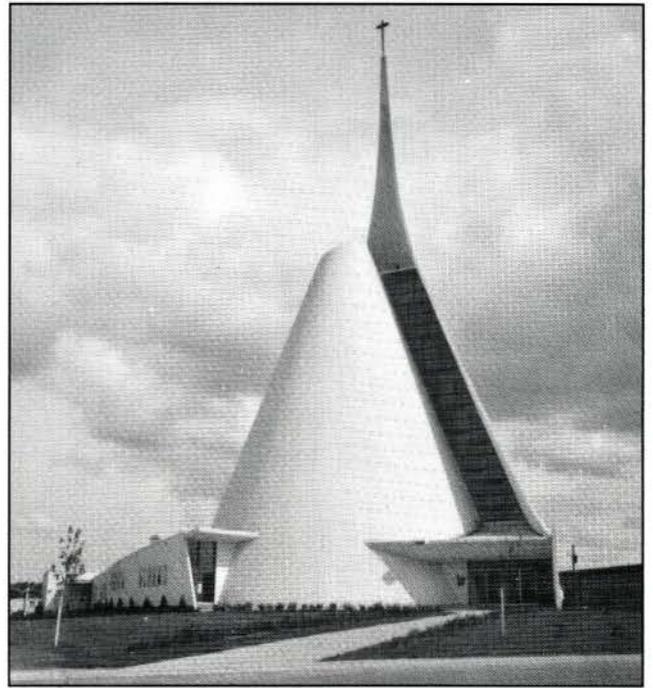


Figure 13. Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, *Notre-Dame-de-Fatima*, Jonquière, 1962-1963. Extérieur (Photo: Inventaire des biens culturels).

se trouve même accru, puisque vers le sommet les pentes se redressent presque à la verticale tandis que la distance de 1 m 20 qui les sépare procure une ouverture sur le ciel qui laisse entrer la lumière zénithale sur toute la longueur de l'espace interne. L'emploi de deux plâtres différents fait alterner les teintes et définit des bandes fléchies qui, semblables à des banderoles, créent une ambiance de majesté et surtout de douceur, d'autant plus que la lumière zénithale se dégrade lentement en glissant sur ces surfaces courbes pendant que la lumière venue de la façade principale diminue d'intensité à mesure que l'on s'approche du chœur.

La nef est complètement dépouillée. Les quelques éléments de mobilier sont tous soit dans le chœur fermé par un mur de bois, agissant comme un immense rétable indépendant de la structure, soit à l'entrée dans l'église. A cet endroit, les confessionneaux servent de supports à la galerie de l'orgue en même temps qu'ils séparent le narthex au centre du baptistère à gauche et de l'escalier à droite. Le plancher de la galerie traverse la paroi de verre de la façade, pour former à l'extérieur une marquise au-dessus du portail, avec le résultat que cette dalle horizontale en béton n'a aucun support apparent. La façade acquiert une grâce aérienne, puisque les parties solides ne se rejoignent jamais. La marquise a l'air suspendue dans le vide. Elle ne rejoint pas non plus les versants du toit pas plus que ceux-ci ne se rejoignent entre eux. Les longues marches du perron sont aussi des dalles délicates en béton qui ont l'air de flotter dans l'espace. Ce raffinement maniéré est typique de beaucoup d'oeuvres de Niemeyer qui se plaisait à présenter de grandes dalles minces comme si elles étaient suspendues dans les airs (Fig. 16) ou portées par des supports réduits à de fines pointes (Fig. 19).

Saint-Raphaël marque aussi le début d'une tendance qui caractérise les églises des années 60 au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ces églises suggèrent un vigoureux élan vers le ciel en même temps qu'elles se déploient largement pour couvrir le sol. L'église du petit village de Larouche illustre bien cette double caractéristique (Fig. 20).

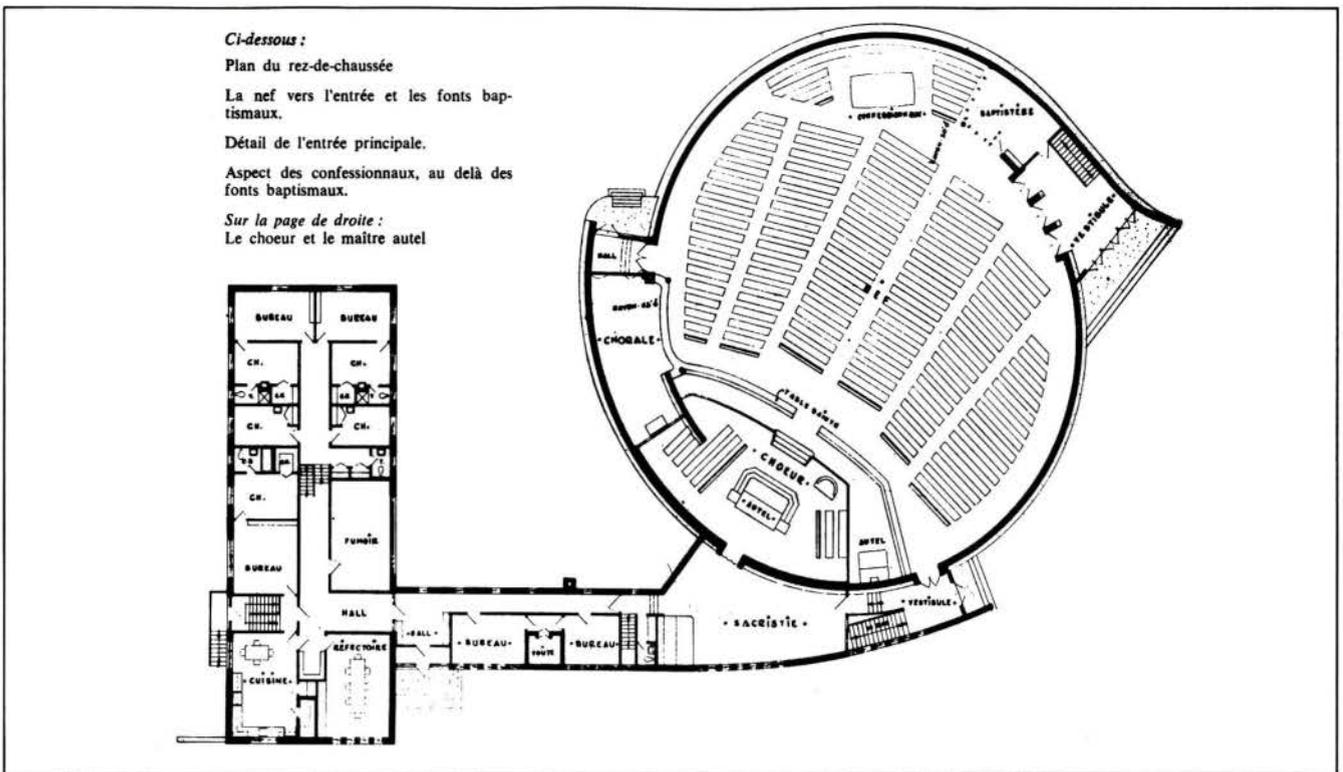


Figure 14. Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, Notre-Dame-de-Fatima, Jonquière, 1962-1963. Plan (Photo: Architecture, bâtiment, construction).



Figure 15. Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, Notre-Dame-de-Fatima, Jonquière, 1962-1963. Intérieur (Photo: auteur).

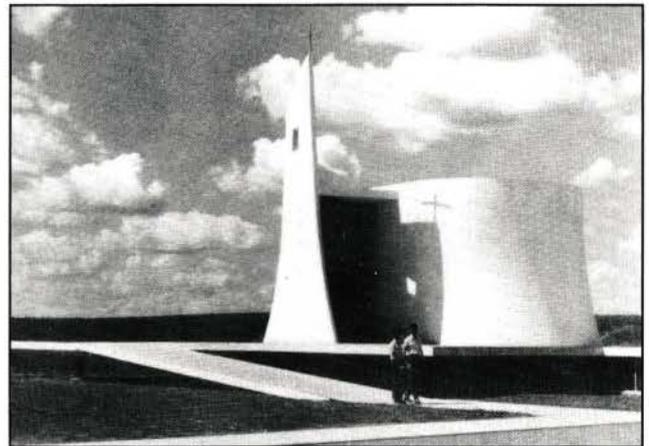


Figure 16. Oscar Niemeyer, Chapelle du Palais de l'Aurore, Brasília, 1958. Extérieur (Photo: Stamo Papadaki, Oscar Niemeyer, New-York, George Braziller Inc., 1960).

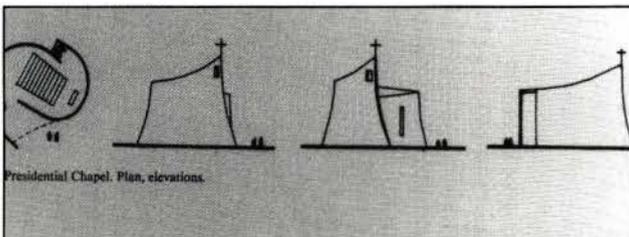


Figure 17. Oscar Niemeyer, Chapelle du Palais de l'Aurore, Brasília, 1958. Plan et élévations (Photo: Stamo Papadaki, Oscar Niemeyer, New-York, George Braziller Inc., 1960).

Elle fut construite par St-Gelais et Tremblay immédiatement après qu'ils eurent achevé l'église Saint-Raphaël. Son plan procède d'une croix grecque dont les bras se rejoignent par des segments de cercle. La masse basse et largement étalée de cette église est couverte de deux grandes surfaces courbes accolées qui rappellent Saint-Raphaël. Ces courbes sont calculées pour prolonger leur élan ascendant vers le sommet du clocher qui se dresse devant le portail.

Alors que les églises Saint-Marc, Notre-Dame-de-Fatima et Saint-Raphaël soulignaient davantage l'élan vers le ciel, celles qui suivront l'église de Larouche chercheront, comme celle-ci, à réaliser plutôt un équilibre entre l'élan vers le ciel et le lien avec le sol. L'église de Roberval, dessinée par St-Gelais, Tremblay et Tremblay, montre bien cet équilibre. Elle forme une grande pyramide de plan carré, portée

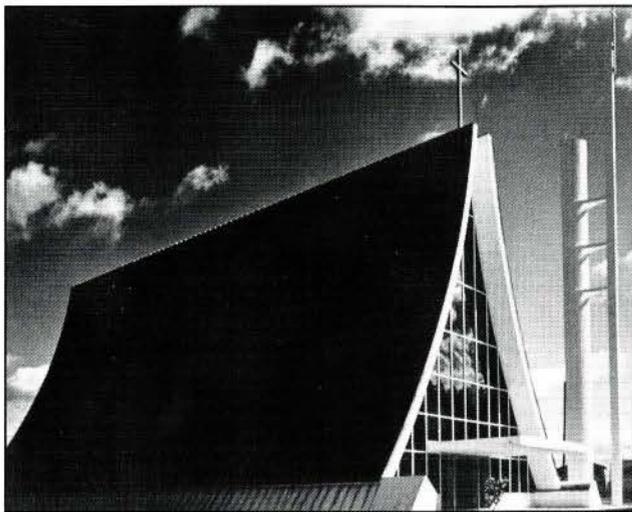


Figure 18. Evans St-Gelais et Fernand Tremblay, Saint-Raphaël, Jonquière, 1959-1960 (Photo: Architectes St-Gelais, Tremblay et Bélanger).

par trois piliers trapus en béton sur chacun des côtés (Fig. 21). Chaque pilier est formé de deux lames disposées à angle droit pour recevoir la poussée des chevrons qui sont orientés diagonalement par rapport au plan. Le toit lourd descend très bas et débordé les murs de beaucoup. Tout autour de l'église, le sol a été relevé en talus comme pour rejoindre le plus possible les pentes du toit. Par contre, au sommet de la pyramide, un campanile léger aux courbes gracieuses pointe vers le ciel. Il est même détaché de la toiture en cuivre par un bandeau de verre continu qui éclaire le centre de l'église.

Le lien avec le sol s'affermirait encore lorsqu'on pénètre dans l'église. Le portail est déjà plus bas que le niveau du sol de chaque côté de lui et, une fois que le visiteur pénètre dans la nef, il continue à descendre puisque le plancher forme un amphithéâtre autour de l'autel qui occupe le centre du plan (Fig. 22). À l'intérieur aussi, le toit apparaît très lourd avec ses puissants chevrons en béton brut qui délimitent des grands caissons en losange. Les panneaux de bois au fond des caissons cachent la source d'éclairage artificiel. Seul un mince filet de lumière passe dans l'étroite ouverture entre le panneau de bois et le chevron de béton.

L'église Saint-Mathias à Arvida présente elle aussi cet élan vertical en même temps qu'elle tend à se déployer sur une grande superficie de terrain (Fig. 23). Son architecte, Jacques Coutu, a lui aussi construit plusieurs églises remarquables dans la région au cours des années 60. L'église Saint-Mathias s'est mérité le *Canadian Wood Design Award* en 1965. Son plan forme un hexagone allongé (Fig. 25). Tout autour de la nef, des salles diverses et des chapelles sont logées dans une structure basse en béton. Cette construction lourde, percée de fenêtres très étroites que des saillies tentent de dissimuler, forme comme une grande ceinture horizontale autour du toit pyramidal qui couvre la nef. L'élan de cette toiture était à l'origine beaucoup plus marqué, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, puisque d'étroits bandeaux de verre occupaient chacune des arêtes depuis la base jusqu'au sommet de la pyramide (Fig. 24).

Si la plupart d'entre nous reconnaissons une église à ce schéma d'un carré auquel se superposent un triangle obtus et un triangle aigu, au Saguenay Lac-Saint-Jean la silhouette de deux élégantes courbes adossées était à tel point caractéristique des églises nouvelles que c'est ainsi que l'on identifiait la chapelle sur le tableau des renseignements

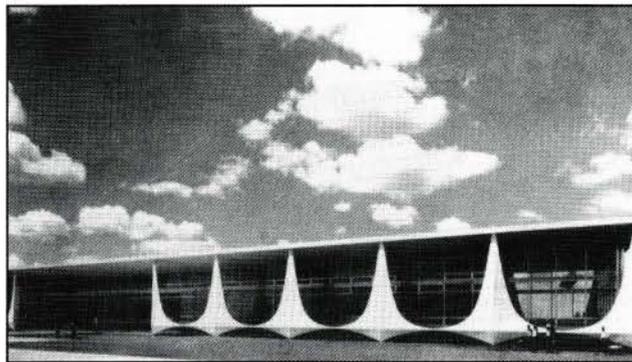


Figure 19. Oscar Niemeyer, Palais de l'Aurore, Brasilia, 1959. Façade (Photo: Stamo Papadaki, Oscar Niemeyer, New-York, George Braziller Inc., 1960).



Figure 20. Evans St-Gelais et Fernand Tremblay, Saint-Gérard-Magella, Larouche, 1960. Façade principale (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

à l'Hôpital de Jonquière (Fig. 26). Cette silhouette, l'architecte américain Victor Lundy l'avait déjà exploitée dans certaines de ses églises, comme à l'église Saint Paul à Sarasota en Floride, en 1955. Il l'interprétait de la façon suivante : «*God in the central high areas reaching and pointing upward, man in the low horizontal side areas that hug the earth*».<sup>6</sup>

Les rapprochements que j'ai suggérés avec cette église de la Floride de même qu'avec des constructions de Niemeyer au Brésil me font penser qu'au lieu d'intituler mon exposé «Le Modernisme venu du Nord», j'aurais pu tout aussi bien l'intituler «Le Modernisme venu du Sud». En effet, cette architecture légère, à la fois gracieuse et audacieuse, a souvent mal résisté aux rigueurs d'un climat nordique. A Saint-Mathias d'Arvida, comme dans plusieurs autres églises, il a fallu fermer les sources d'éclairage zénithal parce que l'eau s'y infiltrait. A Saint-Marc de La Baie, on dut en 1973 recouvrir entièrement la toiture d'une tôle émaillée. La même solution a été envisagée pour protéger l'église Notre-Dame-de-Fatima à Jonquière. Mais c'est surtout ce qui est arrivé à Saint-Philippe (Fig. 27 et 28) d'Arvida qui allait porter le coup fatal à cette éclosion d'églises audacieuses et élégantes au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Achevée en 1964, cette église des architectes Desgagné et Côté présente plusieurs caractères formalistes déjà rencontrés dans les autres églises. L'extérieur est en brique blanche et en béton. Elle est largement étalée sur le sol, tandis que le clocher squelettique se dresse très haut. Le plan triangulaire est encadré de grandes courbes excurvées. Ces murs sont entièrement aveugles, et la nef n'est éclairée que par la



Figure 21. St-Gelais, Tremblay et Tremblay, Notre-Dame-Immaculée, Roberval, 1966-1967. Extérieur (Photo: auteur).

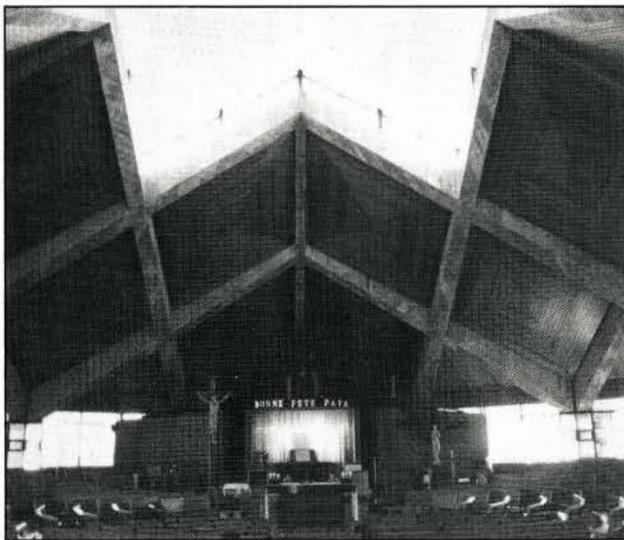


Figure 22. St-Gelais, Tremblay et Tremblay, Notre-Dame-Immaculée, Roberval, 1966-1967. Intérieur (Photo: auteur).

couple translucide de 23 mètres de diamètre. Celle-ci est faite de trois couches de matière plastique.

Dès la première année, l'eau s'est infiltrée dans le toit et dans les murs. En 1967, trois ans après la fin des travaux, un expert estimait que cette église, construite au coût de \$469 000, exigeait des réparations de l'ordre de \$150 000. Dès ce moment, la fabrique décida d'entreprendre des poursuites judiciaires contre les architectes, les ingénieurs et l'entrepreneur. Ce n'est qu'en 1971 que des poursuites pour \$300 000 furent intentées, à la suite d'un rapport d'ingénieurs conseils qui condamnait l'église. Les murs étaient fendillés jusqu'aux fondations. Les cloches et l'orgue ne fonctionnaient plus. La cause fut entendue par la Cour suprême en 1982. Entretemps, l'architecte Paul-Marie Côté était décédé d'une crise cardiaque et, peu de temps après, son associé, Léonce Desgagné, miné par la tournure des événements, se laissait mourir à son tour.

Depuis 1967, l'époque héroïque de la construction des églises au Saguenay – Lac-Saint-Jean a vraiment pris fin. Là comme ailleurs, une stabilisation de la population jointe à une baisse de la pratique

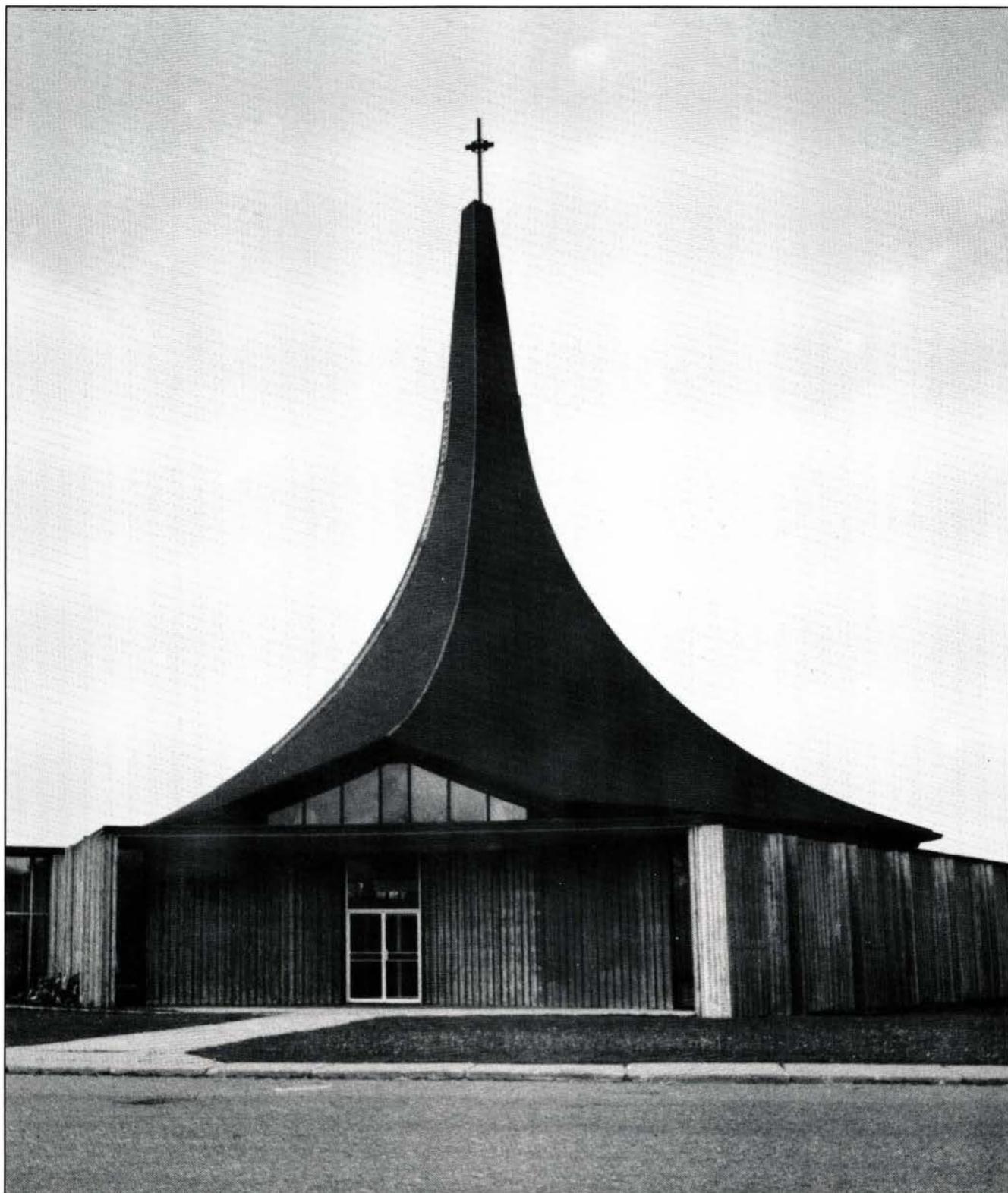


Figure 23. Jacques Coutru, Saint-Mathias, Arvida, 1964-1965. Extérieur (Photo: auteur).

religieuse ont presque réduit à zéro le besoin de construire de nouvelles églises. Il fallut bien parfois bâtir pour remplacer d'anciennes constructions, mais l'enthousiasme de la première moitié des années 60 n'y était plus. A Saint-Philippe, où l'audace architecturale avait coûté plus cher que partout ailleurs, on a même durant un certain temps

renoncé à reconstruire. On envisagea de saborder la paroisse et de distribuer sa population dans les paroisses avoisinantes. Mais après avoir gagné sa cause devant les tribunaux, la paroisse décidait enfin en 1986 de construire une église beaucoup moins audacieuse que celle qui vingt ans auparavant lui avait causé beaucoup d'ennuis.

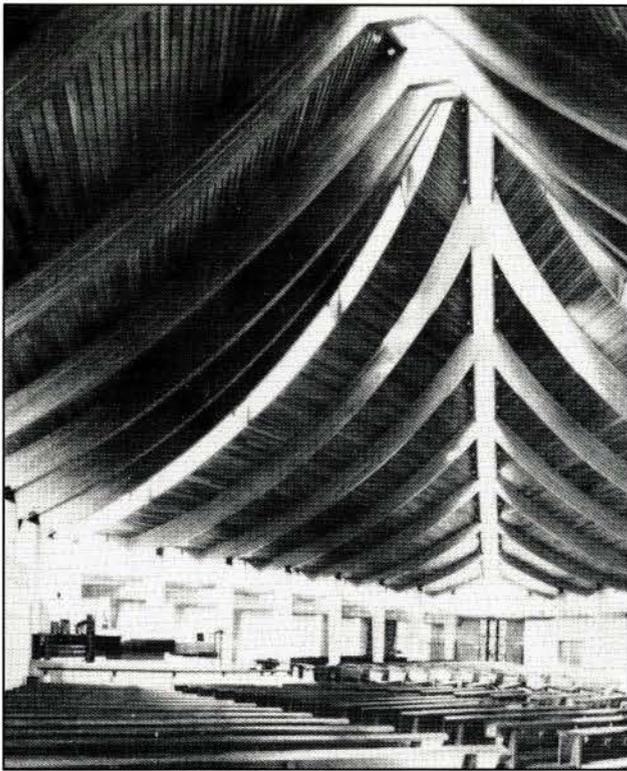


Figure 24. Jacques Coutru, Saint-Mathias, Arvida, 1964-1965. Intérieur à l'état d'origine (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

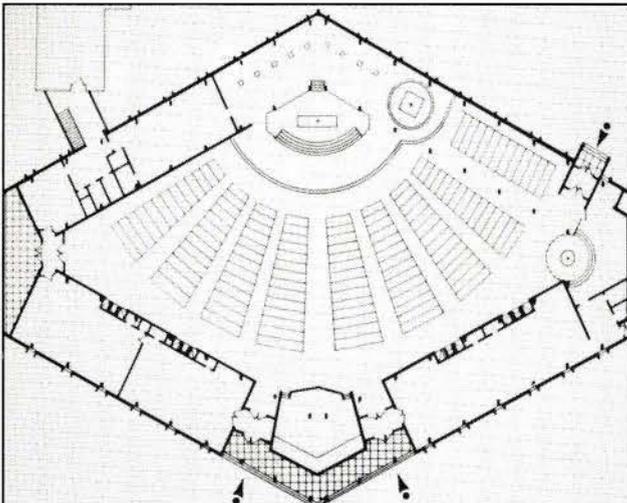


Figure 25. Jacques Coutru, Saint-Mathias, Arvida, 1964-1965. Plan (Photo: Canadian Catholic Institutions).

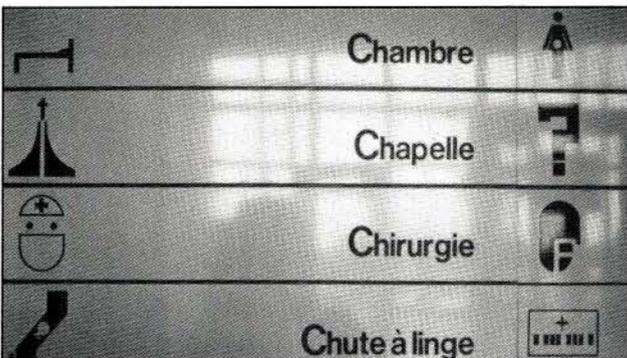


Figure 26. Hôpital de Jonquière, Jonquière. Tableau des renseignements (Photo: auteur).

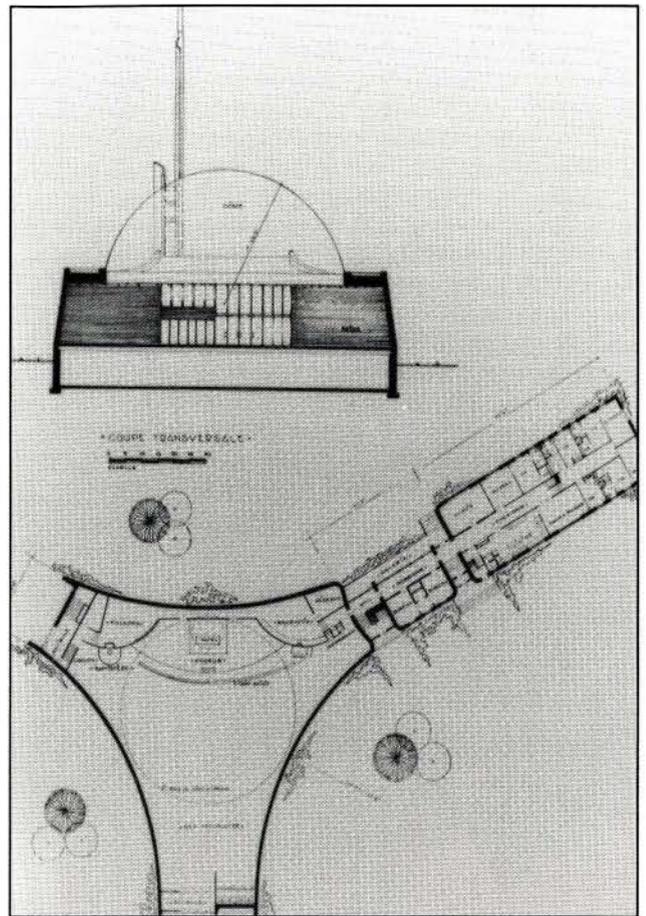


Figure 27. Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, Saint-Philippe, Arvida, 1963-1964. Plan et coupe (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

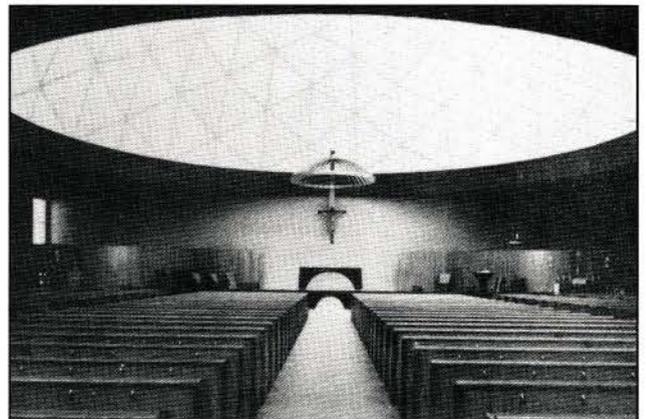


Figure 28. Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, Saint-Philippe, Arvida, 1963-1964. Nef (Photo: Architecture, bâtiment, construction).

#### Notes

- 1 Jean-Paul Rouleau, *Chicoutimi : contexte socio-religieux et adaptation pastorale*, Québec, Université Laval, 1968, p. 67.
- 2 Ibid., p. 67-68.
- 3 Pour ces oeuvres traditionnalistes de Léonce Desgagné, voir Claude Bergeron, *L'architecture des églises du Québec, 1940-1985*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 163-168.
- 4 *Architecture, bâtiment, construction*, XII, no 130 (février 1957), p. 39.
- 5 Léonce Desgagné, «Urgence d'un éveil en architecture religieuse», *Arts et pensée*, 3<sup>e</sup> année, no 15 (janvier-février 1954), p. 84.
- 6 Walter McQuade, "Lundy's Personal Architecture," *Architectural Forum*, CXI, no 6 (décembre 1959), p. 105.